N°187 - Prix « Envoyé par la Poste » Ma reine > édition octobre 2017

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

PRIX
« ENVOYÉ PAR LA POSTE »

fondation d'entreprise

Sommaire

02. Édito - Ma reine de J.-B. Andrea

03. Entretien avec Jean-Baptiste Andrea

06. Extraits choisis - Ma reine

08. Dans les archives secrètes du Quai d'Orsay vol. II

09. La Princesse de Bakounine

11. Dernières parutions

13. Agenda octobre-novembre 2017

Photo et conception graphique N. Junfermann

Dernières parutions

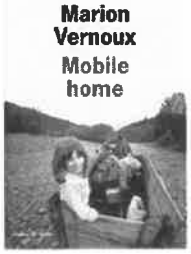
Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Récits autobiographiques

Hélène Gestern, *Un vertige, suivi de La séparation.* « Avril, hôtel des Thermes. Je suis partie en vacances avec une amie, pour sortir d'un temps devenu intolérable. Une après-midi, nous allons nager à l'hôtel des Thermes, dans la piscine d'eau salée. Je parcours le bassin, et tout à coup, la douleur ne fait plus qu'un entre chair et pensée. » C'est cette souffrance là, violente, et surtout, continue, absurde, anéantissante, que fait l'amour quand il déserte, que laisse l'autre quand il est parti, n'aime plus, ne veut plus, en somme... La narratrice est à Saint-Malo, à la piscine, et elle nage, loin de la rumeur du monde – *comment oublier ? c'est impossible* -, une longueur après l'autre, immersion volontaire, radicale, désespérée, corps accidenté, corps traumatisé. La narratrice a connu un homme, l'a aimé follement, trois années ont passé, puis, il l'a quittée, lui annonçant froidement, par mail que c'était fini. Il était marié, avait un enfant, assumait mal cette double vie... Pourtant, c'est lui qui fera tout pour la retrouver des années plus tard, alors que la terrible souffrance a pu s'atténuer, cicatriser, que l'attente n'est plus que lointain souvenir apaisé, que la vie a repris corps... Elle renouera l'histoire d'amour, il rompra à nouveau. « Qu'est-ce qu'une séparation ? Qu'est-ce qu'il se passe, quand l'autre part ? Comment affronter la sidération, l'incompréhension de la désertion de celui qu'on croyait tant connaitre, comment redevenir l'acteur de sa propre vie, comment museler le chaos en soi, comment l'exorciser, l'apprivoiser... *Suis-je morte*, s'est-elle demandé quand la douleur était telle qu'elle n'imaginait pas en revenir... Comment ne pas mourir d'une rupture d'amour, de cette déflagration qui emporte tout avec elle, de cette mort de l'autre et de soi, en soi, si intime, si indicible ? *Par l'écriture*, nous dit-elle... Éd Arléa, 1er/mille, 95 p., 16 €. Corinne Amar

Frédéric Boyer, *Là où le cœur attend.* Chez les Mystiques, le mot déréliction renvoie à cette épreuve de la vie dans laquelle le fidèle a le sentiment qu'il a perdu la grâce, qu'il est rejeté, pour l'éternité. Plus de rêves, plus d'attentes, plus d'ivresse, plus de désirs, plus de curiosité, plus de conquêtes, plus de vie... Voilà ce mal brutal, incompréhensible, mortifère, dont l'auteur est frappé, une nuit, et la surprise en est si douloureuse qu'il a bien pensé qu'il ne s'en relèverait pas... Quoi faire, comment faire ? Comment en sortir ? On ne sort du désespoir que d'une seule façon : en retrouvant le courage d'interpréter la vie, en creusant la voie de l'espérance. Comment espérer ? Qu'est-ce que l'espérance ? Où se situe l'espoir dans la détresse ? Autant de questions auxquelles il tente de répondre, dans ce récit magistral, habité de l'idée biblique de l'espérance. Et puis, il y a la lecture, l'écriture, la traduction, parce que lui-même, essayiste, écrivain et traducteur de grands textes anciens... « Vivre, c'est traduire », lit-on, puisque traduire le texte de l'autre, est d'une certaine façon, sortir de sa propre solitude, faire cet effort que d'inventer dans sa propre langue, « le drame d'une autre » : en rencontrant l'autre, on se rencontre soi-même, on existe à nouveau... *Ne pas avoir peur de parler à ses démons*, dira l'auteur, tout en retraçant l'histoire de Job (Job ou la puissance de l'espérance envers et contre tous), en évoquant les grands textes prophétiques... Croire en l'espérance, cette force intime, qui surgit des situations les plus terribles, en sa dignité, car il s'agit de se sentir digne à nouveau du sentiment même d'exister, retourner là où le cœur attend, au lieu-même des désirs et des espoirs - titre en écho magnifique au livre de Job, dans le livre des Lamentations : « Je retourne là où le cœur attend », puisqu'il n'est jamais de commencement, que tout n'est question que de *recommencement*... Éd POL, 190 p., 15 €. Corinne Amar

Piedad Bonnett, *Ce qui n'a pas de nom.* Traduction de l'espagnol (Colombie) Amandine Py. « Comme dans une rupture amoureuse, après le suicide d'une personne aimée, notre esprit revient inlassablement sur ce qui s'est passé, comme un funambule sur un abîme d'angoisse et de chaos. Car même dans le cas où la personne laisse une lettre pour expliquer son geste, il reste un mystère dans le cœur du suicidé, un trou noir d'incertitude qui attire nos questions comme une ronde de papillons affolés. » Le 14 mai 2011, Daniel le fils de Piedad Bonnett, s'est jeté du toit de son immeuble à New York. Il avait vingt-huit ans, était étudiant en master à l'Université de Columbia, et rêvait de consacrer son existence à l'art. Diagnostiqué schizophrène à vingt ans, il n'en pouvait plus de ses démons. Avec pudeur et sans apitoiement, la poète et dramaturge colombienne, révèle le combat terrifiant de Daniel, l'impuissance de la famille et des psychiatres, l'inquiétude permanente, le besoin de le protéger tout en l'aidant à mener une vie normale et à espérer en un avenir possible. Face à la douleur, elle se saisit du pouvoir des mots, ceux qui explorent l'expérience du deuil, de la maladie mentale, nourrissant sa réflexion des textes de Julian Barnes, Nabokov, Sylvia Plath, Javier Marías, ou Joan Didion. Elle veut pénétrer la mort. Elle décrit la totale sidération, les démarches de rigueur accomplies comme une automate, le malaise des autres face à la folie et au suicide, l'insoutenable disparition physique de l'être aimé, de cette joue qu'elle ne pourra plus caresser et redoute que la mémoire n'altère l'image de Daniel. Elle se raccroche aux photographies, cherche un journal intime, un dernier message, et traque dans ses notes, dans ses peintures et ses dessins tourmentés des signes de compréhension. Elle veut être au plus près de lui, connaître ses dernières pensées, toucher l'âme de ce fils dont elle était si proche et qui lui devenait chaque jour plus étranger. « Par ce livre, j'ai tenté de donner un sens à ta vie, à ta mort et à mon chagrin [...] je t'ai fait renaître avec des mots, parce que eux seuls sont assez souples pour ne jamais parler de la même voix, ne pas figer comme la pierre, ne jamais être tombeau. Ils sont tout le sang que je peux te donner et me donner. » Éd. Métailié, 144 p., 17 €. Élisabeth Miso



Marion Vernoux, *Mobile Home.* Les objets ont une mémoire et ne demandent qu'à laisser surgir les fragments d'événements intimes dont ils ont été les témoins. À l'approche de la cinquantaine, Marion Vernoux réalisatrice de *Rien à faire, À boire, Les Beaux Jours*, impatiente de se tenir à nouveau derrière la caméra après l'échec de son dernier film, est habitée par un sentiment d'inutilité et de gâchis. L'idée lui vient alors de dresser un bilan du chemin parcouru au fil des meubles qui ont jalonné